

Mette SØ
HERBE D'ÉTÉ, LOMBRIC D'HIVER

Roman

Traducteur:
Caroline Berg

Mette SØ
Sommergræs, vinterorm

© Politikens Forlag.

**INSTITUT
FRANÇAIS**



Je dis : Aidez moi, je cherche le bonheur. Ayez pitié de moi.

Mon amour me répond :

Regarde moi et écoute-moi car c'est pour cela que j'existe.

Jalal Ad-Din Rumi

Tout en moi est déchiqueté et compacté en un noyau dur. Ma peau est une carapace. Mince et sèche. Le moindre mouvement, le simple fait de respirer pulvérisent les parties les plus poreuses de mon être et me mettent à nu, telle qu'en moi-même. Une masse blanche et gluante et un réseau de veines, visibles. L'air brûle ma chair écorchée. J'ai envie de gratter ce qui reste de mon épiderme. D'user mes empruntes digitales et de les effacer, de frotter la peau de mon visage à la pierre ponce. Mais ce ne serait pas encore assez. Rien de superficiel ne peut faire aussi mal que le mal qui me ronge à l'intérieur. Je tombe à genoux et enfonce mes poings dans la boule que j'ai au ventre. La pulsation dans mes intestins oppose une résistance, je relâche la pression et frappe le sol de la cuisine jusqu'à ce que je ne sente plus la paume de mes mains. Je voudrais crier jusqu'à être vide à l'intérieur, mais ne parviens qu'à

montrer les dents et à grogner comme une bête jusqu'à me dessécher la gorge. Rien ne peut me débarrasser de moi. Je tombe de côté et ramène mes genoux contre ma poitrine. Mes cheveux me collent au front, le bout de mes doigts me pique, mon regard flotte sur le linoléum qui sent le savon noir. Je n'ai plus la force de cligner des paupières. Hier, j'ai tué un poisson d'argent. J'avais presque fini quand je l'ai vu ramper vers moi. L'espace d'un instant, j'ai envisagé de continuer à passer la serpillère à l'autre bout de la pièce, pour lui laisser le temps de se cacher. J'aurais très bien pu l'épargner. Mais je lui ai mis un grand coup de balai brosse et j'ai broyé son petit corps. Cela m'a hanté tout le restant de la journée et je n'ai pas arrêté de me dire qu'il était sûrement vieux ou malade. Les lépismes sont rapides en général, celui-là était lent. Les lépismes craignent la lumière, le soleil brillait à travers la fenêtre. Les poissons d'argent préfèrent les salles de bain. Quel droit avais-je d'assassiner ce petit bonhomme ? J'aime bien les poissons d'argent. D'un côté, ce sont des insectes insignifiants, mais d'un autre côté, c'est une espèce qui a survécu trois cent millions d'années. Les humains n'étaient même pas encore en projet, à cette époque, nous étions physiquement impossible. D'un troisième côté, les poissons d'argent sont parfaitement inoffensifs et ils peuvent vivre aussi longtemps que les petits

animaux familiers à qui on donne du foin bien frais et des petits noms affectueux. On a donné un nom au plus vieil animal du monde, la praire d'Islande. On l'a appelée Ming. D'après la dynastie chinoise qui régnait à l'époque où la praire Ming est venue au monde. Ce qui n'a aucun sens puisqu'elle a été trouvée en Islande. Personne ne donne de noms aux poissons d'argent. Evidemment ce ne sont pas des animaux familiers, mais les mollusques non plus. On n'a baptisé la praire Ming qu'après sa mort. J'ai décidé d'appeler mon poisson d'argent Kokos. Et je voudrais qu'il me pardonne.

Excuse-moi, Kokos. Ce n'était pas gentil de ma part.

Non, on ne peut pas dire ça quand il s'agit d'un meurtre. Un meurtre avec préméditation, en plus. La seule chose que je peux dire, c'est que je ne recommencerai pas. Pas exprès en tous cas. Et j'ai été stupide de lui donner un nom. C'est bien pire d'avoir tué Kokos que d'avoir écrasé un lépisme. Et s'excuser maintenant frôle le pathétique. C'est trop tard, beaucoup, beaucoup trop tard. Et ce qui est encore plus pathétique, c'est d'être couchée ici. Comme si ça pouvait changer quelque chose.

Je me relève, je remplis la bouilloire et je verse trois cuillerées de café instantané dans le mug que nous avons acheté pendant notre voyage en Crète. "Dieu m'a confié ma propre personne". C'est ce qui est écrit sur la

tasse. Nous en avions acheté deux. Tu avais cassé le deuxième alors que nous n'avions même pas quitté l'île.

Je me souviens que tu as dit : « Oh, ce n'est pas grave, c'est juste une tasse. »

J'ouvre le réfrigérateur, le lait a disparu, une litre entier de lait demi-écrémé. Il était là hier. Je jette le café. Trois enveloppes sont posées sur le plan de travail, à côté de l'évier. Elles sont de taille et de qualité différentes, mais elles ont une chose en commun. Elle contiennent toutes les trois un séisme. Je les caresse délicatement. Les enveloppes, ça a été toute ma vie. A présent, les ruines de ma vie tiennent dans trois enveloppes. Une enveloppe doit être plus grande que ce qu'on met à l'intérieur. C'est une évidence d'une grande banalité. Un document A4 peut entrer dans une enveloppe C4 qui elle-même peut tenir à l'intérieur d'une enveloppe B4. Je prends la plus grande, papier kraft 120gr, jaune, rabat droit, autocollant. "Les derniers papiers", a dit le type des pompes funèbres.

Les derniers papiers échangés entre le croquemort et moi, les derniers papiers de mon père. Je renifle l'enveloppe. Les dernières traces de mon père ont l'odeur de mon quotidien.

La plus petite enveloppe est le plus joli modèle d'enveloppes que je connaisse, elle est doublée de papier de soie gris souris. Pantone 442. C'est moi qui ai choisi

la couleur. Cette enveloppe aussi contient la fin de quelque chose. Un licenciement, une prime mais pas de références, ou du moins, je l'espère. Ce serait indigne de Mark et moi.

La dernière enveloppe est du style de celles qu'on achète au supermarché à un prix défiant toute concurrence. Je ne sais pas exactement ce qu'il y a dedans mais je n'ai aucun doute sur la teneur du message. Car pendant que je mettais l'urne de mon père en terre et que l'entrepreneur de pompes funèbres me remettait les derniers documents concernant feu mon père et que j'allais vider mon bureau dans feu l'usine Enveloppes Karlsen, toi, tu déménageais toutes tes affaires pour que je ne trouve en rentrant que les cendres de feu notre relation.

Maintenant que la table de la cuisine était partie, je voyais combien le sol était malpropre. Je n'ai jamais fait très attention au ménage. Nous étions convenus sans en avoir jamais discuté, que tu lavais par terre et que moi, je lavais le linge. A présent tes éclaboussures de café me sautaient à la figure. J'ai pris le seau et utilisé à la fois du savon noir et du détergent industriel. Tout en lessivant, je me demandais quand tu avais cessé de respecter nos accords. Et c'est à cause de ça que Kokos est mort d'un coup de balai brosse.

J'ouvre ton enveloppe et en extirpe une feuille pliée en

quatre. Dans ton enveloppe il y a aussi une pince qui retient une liasse de billets de banque. Le texte est bref :

Je ne vais pas bien. J'ai envie d'autre chose. J'ai envie d'avoir à nouveau envie de quelque chose.

Voici ce que je te dois. Adieu, mon amie.

Je replie la feuille et la remets dans l'enveloppe. Cette lettre n'exprime aucun doute ni aucun espoir pour nous. Sinon tu l'aurais signée. Tu aurais écrit "Didou" et tu aurais tracé un cœur derrière. Tes cœurs sont asymétriques, le côté droit est toujours un peu incurvé vers l'intérieur au lieu de l'être vers l'extérieur. Je compte l'argent. Dix mille couronnes. Qui joint dix mille couronnes en liquide à une lettre de rupture ? Qui finit le lait avant de partir ? Qui es-tu, toi qui fais ce genre de choses ? Je tourne la tête, tends l'oreille vers le séjour. J'entends un bruit de fers à cheval sur le bitume à travers la fenêtre ouverte.

« C'est un cheval », dis-je, puisque tu n'es pas là pour le dire.

Je n'ai pas besoin d'aller voir pour savoir qu'il tire soit une voiture de la poste, soit une voiture de brasserie. Je vais quand même dans le salon pour vérifier. Une voiture de livraison de bière. Si je n'étais pas moi et que je devais vivre avec moi, je m'agacerais aussi. Mon Moi. Quand j'entends la sirène d'une voiture de pompiers, je ne peux pas m'empêcher non plus d'aller regarder par la

fenêtre et, si elle s'arrête dans le quartier, je suis obligée de descendre voir ce qui se passe. La dernière fois, c'était un marchand de kebabs qui avait mis le feu à son bloc de viande. Il y avait tellement de fumée qu'on aurait cru que le toit brûlait. Quatre gros camions de pompiers s'étaient déplacés. Plus la police. Plus le coordinateur de la police et des pompiers, et une ambulance, je crois. Le bloc de viande était déjà éteint quand les pompiers étaient arrivés et quand moi j'étais arrivée sur place, un pompier était en train de monter dans une nacelle pour contrôler qu'il n'y avait plus de braises dans la cheminée. Le métier de pompier est un travail bizarre. Dans un sens, c'est mieux quand il n'arrive rien pendant qu'il est de garde et, s'il arrive quelque chose, il est préférable que ce ne soit pas trop grave. Mais d'un autre côté, ça doit être d'une ennui mortel quand il ne se passe rien. Je ressens un peu la même chose en tant que badaud. C'est mieux quand il n'y a pas de victime, mais un feu de broche de kebab, c'est quand même très décevant.

Mes poumons appuient sur mes côtes, je me rends compte que j'ai cessé de respirer. J'expire lentement, interminablement. Il paraît qu'en une seule journée, je suis devenue célibataire, orpheline et chômeuse. Ce n'est pas de ma faute si mon usine a fermé et si mon père est mort. Il était vieux. Il était déjà vieux quand je suis née.

Mais toi ? Comment est-ce arrivé ? Quand nous nous sommes connus, je t'appelais Didou. Quand on était sur le canapé, emmêlés et lisant chacun un livre, tout près l'un de l'autre et chacun dans notre monde, je humais tes cheveux et je te murmurais : « Tu sais, mon Didou que tu es terriblement sexy ? » Je crois que je te disais ça aussi quand je cherchais à obtenir quelque chose, que je voulais t'amadouer, me faire pardonner d'être moi. Mais ça, c'était plus tard. Et encore plus tard, j'ai arrêté de t'appeler comme ça. Le nom de Didou a disparu de mon vocabulaire. Maintenant, il n'existe plus que dans mon répertoire de téléphone.

Je ne me souviens plus si tu m'avais donné un surnom. Est-ce que tu m'avais donné un surnom ? Si, je me rappelle que tu me chuchotais que j'étais ton enveloppe et toi la feuille de papier. Tu disais ça juste avant de m'embrasser pour me souhaiter bonne nuit.

« Bonne nuit, ma petite enveloppe », était la dernière chose que tu me disais le soir.

Je ressors la lettre de l'enveloppe. Je lis vingt-neuf mots, deux virgules, un adieu. La lettre n'est adressée à personne. Un " mon amie " est mentionné et je dois supposer que c'est moi, mais qui en principe pouvait être n'importe qui.

Si la situation était différente, j'en parlerais à Mark, je lui montrerais la lettre et l'argent. J'appuie le front

contre le montant de la fenêtre. Mon corps infecté fait gonfler mes glandes lymphatiques à l'aîne et aux aisselles, mes muscles sont douloureux, mes genoux me font mal. C'est tellement pathétique. Je suis un être tellement pathétique. Être là à m'inventer des infections. L'auto apitoiement est la seule maladie dont je souffre.

Je remets la lettre dans l'enveloppe. Dans la vie, on peut pleurnicher, ou on peut agir, et je ne suis pas une pleurnicheuse. Aussi mal que je puisse aller, il y aura toujours des gens qui iront plus mal que moi. Quoi qu'il arrive, je ferai partie des privilégiés qui ont tellement plus que la plupart. Même si j'ai tout perdu, il me reste plus que les autres.

Mon père et moi savions tous les deux que le temps nous était compté. Il mourrait bientôt. J'étais constamment à son chevet et nous parlions de tout. Nous avons commencé par discuter des aspects pratiques, où et comment il voulait être enterré, et j'ai tout noté. Ensuite nous avons parlé de choses sentimentales. Ce n'était pas difficile. C'était un soulagement. Nous nous sommes dit tout ce que nous avions besoin et envie de nous dire, nous avons ri et pleuré ensemble. Souvent, je restais assise à son chevet et je lui tenais la main en silence. C'était aussi une forme de dialogue. Pourtant c'était chaque jour un choc de le voir couché dans ce lit blanc, dans cette chambre

blanche avec la fenêtre ouverte. Il s'assoupit, je l'embrasse sur le front et je descends à la cafétéria pour acheter un sandwich, je vais m'asseoir dehors au soleil et je te téléphone, à toi, Mark et peut-être à un ou deux clients. Je ne suis pas restée partie plus de vingt minutes et à un moment donné au cours de ces vingt minutes, mon père a décidé que c'était le moment. Précisément parce que je n'étais pas là ? Parce qu'il ne pouvait pas à la fois être un père et mourir ? Je l'ai embrassé sur la joue, j'ai écarté une mèche de cheveux sur son front, j'ai posé sa main sur mon cœur. Ce n'est qu'à cet instant que j'ai compris pourquoi il nous avait été si facile de parler de tout. Quand je me mettais à pleurer, il me consolait, et quand c'était lui qui pleurait, je le consolais. Je me suis allongée sur le lit à côté de lui qui n'était plus mon père, je l'ai serré contre moi et j'ai pleuré toute seule. Pas parce qu'il était mort, mais parce qu'il ne serait jamais plus vivant.

Mark est venu aussi vite qu'il a pu. Sa mère est venue. Tu es venu. Avais-tu déjà pris ta décision à ce moment-là ? L'idée de ton départ était-elle dans toutes tes étreintes ? Est-ce que tu faisais des listes de ce qui était à toi et de ce qui était à moi pendant que je pleurais dans tes bras ? Les dix mille euros, tu as pensé à me les rendre. C'était important de régler cette question. Et la bouilloire électrique, la première chose que nous ayons

achetée ensemble, c'est moi qui l'ai, et le mug qui venait de Crète, l'Ipod d'occasion et les vêtements empilés en quatre tas de même hauteur sur le parquet de la chambre. Pas sortis de l'armoire en un tas plein de colère et de déception, non, soigneusement pliés par quelqu'un qui a envie d'avoir de nouveau envie. Ailleurs qu'ici. Eh bien figure-toi que moi non plus, je n'ai plus envie d'être ici. Que moi aussi, je désire des choses.

« Que désires-tu, Billi ? » Tu ne me l'as pas demandé, ça.

« Je te remercie de me poser la question, je réponds. Je crois que j'aimerais apprendre à nager le crawl et passer un foulard au KungFu.